

Études d'histoire religieuse



Simone Saumur Lambert et Pierrot Lambert, *La mer récompense le fleuve. Parcours de Benoît Lacroix*, Montréal, Fides, 2009, 309p.

Dominique Marquis

Volume 77, 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1008408ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1008408ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marquis, D. (2011). Review of [Simone Saumur Lambert et Pierrot Lambert, *La mer récompense le fleuve. Parcours de Benoît Lacroix*, Montréal, Fides, 2009, 309p.] *Études d'histoire religieuse*, 77, 132–134.
<https://doi.org/10.7202/1008408ar>

Tous droits réservés © Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

comme chez les MIC, que Frédérica est privée de sa « voix passive » en 1923. Elle vit alors une année purificatoire où, bien que soutenue humainement par les pères Foucher et Daignault, c'est Dieu qui se révèle comme seul et unique nécessaire de sa vie. De cette expérience d'abandon et après de longs mois de doute intérieur, sœur Marie du Sacré-Cœur décide de donner des mains à ce qu'elle reconnaît finalement être la volonté divine : fonder une communauté entièrement vouée aux missions *ad extra* et animée d'un charisme christocentrique. Dans une lettre envoyée dès le 3 juillet 1926 à monseigneur Ross, évêque de Gaspé, elle évoque une possible fondation, mais ce n'est que le 17 janvier 1930 que la fondation de la congrégation des Sœurs Missionnaires du Christ-Roi (MCR) est approuvée par la Sacrée Congrégation des religieux à Rome. Le 20 février 1930, sœur Marie du Sacré-Cœur devient la première professe perpétuelle des MCR.

Enfin, il va sans dire que sœur Denise Goulet propose ici une lecture profondément spirituelle de l'expérience de vie de la fondatrice des MCR, même lorsqu'elle aborde le développement des premières missions au Japon, dans l'Ouest canadien, puis dans l'ancien Congo belge. Il nous semble tout de même judicieux de souligner trois aspects qui mériteraient une plus grande attention, puisqu'ils semblent révéler certains parallèles intéressants avec les autres communautés missionnaires de fondation québécoise ainsi que des liens entre des moments clés de notre histoire religieuse. Premièrement, le rôle joué, tant au plan humain que spirituel, par les jésuites dans la fondation des MCR, trouve des échos chez les MIC et à la Société des Missions Étrangères du Québec. Deuxièmement, il est évident que les Sœurs de la CND, en dignes filles de Marguerite Bourgeoys demeurées fidèles à la vie voyageuse de Marie, ont joué des rôles cruciaux dans la concrétisation des projets respectifs portés par Frédérica Giroux et Délia Tétreault. Troisièmement, devant le rôle joué par les jésuites et les Sœurs de la CND, n'y aurait-il pas lieu d'approfondir le lien entre le caractère profondément missionnaire de la fondation du Québec et celle de ces communautés missionnaires représentant une réponse probante à la lettre apostolique de Benoît XV *Maximum Illud* (1919) ?

Catherine Foisy
Centre for Interdisciplinary Studies in Society and Culture
Université Concordia

Simone Saumur Lambert et Pierrot Lambert, *La mer récompense le fleuve. Parcours de Benoît Lacroix*, Montréal, Fides, 2009, 309 p.

Le père Benoît Lacroix est bien connu du public québécois. On l'a entendu à la radio, on a pu le voir à la télévision. Il a beaucoup écrit dans des revues ou des journaux. Il a publié plusieurs essais sur l'histoire du

Moyen-Âge, sur la spiritualité ou sur la religion populaire. Fasciné par les traditions orales, il a même « commis » quelques contes. On a aussi écrit sur le père Lacroix : les hommages et les témoignages se sont succédé, différentes bio-bibliographies offrent un bon tour d'horizon de son œuvre. Alors, que peut nous apporter un nouveau livre sur le père Lacroix ? Dans le cas qui nous occupe, on nous convie à une réflexion plus intimiste, presque à une invitation à la méditation.

Ce livre, présenté sous la forme d'une longue conversation avec le couple formé de Simone Saumur-Lambert et Pierrot Lambert, n'est pas un ouvrage scientifique et il n'a aucune prétention de scientificité. La biographie mieux documentée du père Lacroix arrivera bien un jour, mais en attendant, grâce à un questionnaire manifestement bien orchestré, le père Lacroix nous offre un témoignage très riche sur son expérience de croyant, de dominicain, d'universitaire ou tout simplement d'être humain porté par sa foi.

L'ouvrage est divisé en quatre chapitres d'inégale longueur. Dans le premier, le père Lacroix se rappelle rapidement son enfance et ses années de collège. Ses parents, ses maîtres de collège et le fleuve habitent alors entièrement son univers. Le chapitre suivant entre au cœur de la religion vécue par Benoît Lacroix. Le troisième lève le voile sur ses activités intellectuelles et sur les grandes rencontres qui ont jalonné sa carrière de chercheur et de professeur. La liste est impressionnante, cet homme a côtoyé différents milieux intellectuels et culturels, tous aussi stimulants les uns que les autres. Notons au hasard Etienne Gilson, Henri-Irénée Marrou, Jean Delumeau, ou son confrère dominicain le père Georges-Henri Lévesque. Le chapitre se présente d'ailleurs comme une sorte de liste, mais le père Lacroix n'y fait pas un étalage complaisant de ses amitiés, il souligne plutôt l'apport de chacune de ces personnes dans sa vie, dans son cheminement spirituel et intellectuel. Finalement, un bref chapitre évoque l'âge de la retraite, mot qui ne semble pas appartenir au vocabulaire usuel du père Lacroix.

Le second chapitre est à mon avis le plus riche. Benoît Lacroix y raconte comment certains choix de vie se sont dessinés très naturellement pour lui, sans préméditation, presque au hasard de rencontres. D'un désir tout simple, mais très ferme d'« aller ailleurs », le père Lacroix est devenu religieux, il a choisi l'ordre des Frères Prêcheurs : « Plus tard, j'ai appris que j'étais dominicain. Plus tard, j'ai appris pourquoi j'étais prêtre » (p. 35). Ce chapitre, intitulé « Les Dominicains, la religion, le bonheur des autres 1936-... », permet d'entrer en contact avec la spiritualité dominicaine telle que vécue et exprimée par le père Lacroix. En tentant d'expliquer la nature de sa foi, les sources de sa spiritualité, il nous invite dans un univers où les philosophies aristotélicienne et thomiste se fréquentent constamment et où les paroles du Christ entrent en dialogue avec celles de saint Dominique et surtout avec celles de Thérèse de Lisieux pour laquelle Benoît Lacroix manifeste une

sincère admiration et un attachement profond. L'expression « intelligence de la foi » si chère aux dominicains prend ici tout son sens : on comprend mieux comment la formation de ces hommes d'Église forge leur rapport au religieux, comment cette foi a été renforcée par une expérience et un savoir philosophiques et théologiques profondément enracinés. Cette conversation nous permet aussi de suivre un peu le rythme de vie des dominicains : entre les offices religieux et les heures de prières et de méditation, ces hommes consacrent leur vie à l'étude et à la transmission du savoir. Le père Lacroix se souvient avec émotion de ces années où il a œuvré dans l'enseignement, que ce soit au Canada, au Japon ou au Rwanda. Les expériences vécues et les rencontres sont devenues pour lui autant de riches témoignages de l'amour du Christ et de la miséricorde de Dieu.

Le père Lacroix ajoute cependant une touche toute personnelle à cet univers religieux dominé par la raison et le savoir : il met souvent en relation le père Régis, son premier maître, et Caius Lacroix, son père. Ses racines spirituelles et humaines sont doubles : dans le Moyen-Âge et dans les textes des classiques chrétiens par l'enseignement dominicain et dans le sol de Saint-Michel-de-Bellechasse par la « sagesse » de son père. Cette manière tout à fait unique, et propre au père Lacroix, d'aborder la spiritualité favorise la réflexion.

Ce livre s'avère donc non seulement précieux pour le témoignage de foi du père Lacroix, mais aussi parce que ce témoignage nous ouvre la porte sur l'univers dominicain. Homme d'Église, le père Lacroix a toujours su (et il sait encore) parler des choses de la foi avec des mots simples. Ces mots sont ici une invitation à la méditation, que l'on soit croyant ou non...

Dominique Marquis
Département d'histoire
UQAM

Jacques Rouillard, *Les grèves de Sorel en 1937. Un bras de fer entre la famille Simard et le curé de Saint-Pierre, Mgr Philippe-S. Desranleau*, Sorel, Société Historique Pierre-de-Saurel, Collection Bibeau, 2010, 105 p.

Pour inaugurer la Collection Bibeau, la Société Historique Pierre-de-Saurel a mandaté Jacques Rouillard, historien du syndicalisme au Québec, pour traiter d'un important épisode de l'histoire des travailleurs sorelois. Rouillard nous avait déjà présenté une synthèse de l'histoire du syndicalisme intitulée *Le Syndicalisme québécois. Deux siècles d'histoire* (Boréal, 2004). Cette fois-ci, il propose un ouvrage portant spécifiquement sur les grèves de Sorel en 1937. Il s'intéresse aux relations houleuses, voire